

NÉCROLOGIE.

M. LA ROCHE LA CARELLE.

M. le baron Ferdinand de la Roche la Carelle, auquel nous avons déjà consacré quelques lignes lorsque nous apprenions sa mort (1), était d'une famille ancienne du Beaujolais, remontant selon Louvet à Edouard de la Roche, damoiseau vivant en 1375, et qui fut déclarée noble et issue de noble race par jugement du bailliage du Beaujolais, en 1547 (de Valous, *Essai d'un nobiliaire lyonnais*). Plusieurs alliances rattachaient cette famille à la ville de Lyon.

Antoine-Isodore de la Roche, né à Lyon en 1743, y avait épousé, en 1772, Françoise-Thérèse Ferrari de Romans, fille d'Etienne Lambert Ferrari de Romans, capitaine au régiment de Lyonnais, petit-fils de César Ferrari, échevin en 1712, et de Gertrude Charrier de la Roche, fille de Guillaume Charrier de la Roche, président de la Cour des Monnaies et lieutenant de la sénéchaussée de Lyon, et sœur de Louis Charrier de la Roche, qui fut chanoine puis curé d'Ainay, grand-vicaire et official de l'archevêque de Lyon, député aux états généraux en 1789, et mourut évêque de Versailles en 1827.

Le baron de la Carelle s'était allié aussi à une famille lyonnaise en épousant en 1813 Jeanne-Claudine-Marie-Thérèse Collabaud de Juliéna, dont l'aïeul et le bisaïeul étaient conseillers et présidents à la Cour des Monnaies en 1728 et 1732 et qui eux-mêmes étaient issus de deux échevins, Durand et Jacques Collabaud, en 1593 et 1696.

En 1853, M. de la Carelle publia son *Histoire du Beaujolais*. Ce fut presque un événement parmi les esprits sérieux adonnés aux recherches du passé et parmi les bibliophiles à l'affût des beaux livres. Celui-ci, en effet, édité avec les caractères élégants,

(1) Revue du mois de novembre 1866.

la correction et le goût qui ont rendu célèbre le nom de M. Louis Perrin, laissait bien loin derrière lui cette foule d'ouvrages de pacotille sortis des officines parisiennes, dont le luxe bourgeois n'est bon qu'à parader sur une table de salon ou dans des vitrines du jour de l'an. Ce n'est pas à dire que l'*Histoire du Beaujolais* soit à l'abri de la critique. Après quatorze ans de réflexions, si l'auteur avait pu recommencer son travail, il l'eût sans doute enrichi de nouveaux aperçus, de notions plus positives. On ne finit jamais un ouvrage de ce genre ; chaque jour ajoute une ligne aux lignes tracées la veille, et d'ordinaire ces documents n'arrivent jamais avec plus d'abondance que lorsque la tâche du typographe achevée ne laisse plus à l'auteur que la ressource des cartons et des appendices. Néanmoins, tel qu'il est, l'ouvrage était utile, intéressant, laissait entrevoir les trésors enfouis dans nos chroniques locales et ouvrait une voie suivie dès lors avec zèle par d'autres compilateurs.

Au point de vue typographique, M. Perrin a fait mieux depuis en se rapprochant davantage des modèles du XVI^e siècle, et en élaguant les petites illustrations de détail. Néanmoins, quelques-uns des ornements empruntés soit aux monuments, soit à la numismatique ou reproduisant des vues de Villefranche ou de Beaujeu, sont exécutés avec un goût parfait et une grande finesse de gravure.

La partie la plus importante est sans contredit la généalogie historique des sires de Beaujeu, qui occupe à elle seule le 1^{er} volume. Dans le second, qui contient une sorte de dictionnaire topographique des paroisses du Beaujolais, l'auteur suit pas à pas le manuscrit de Louvet, et il eût été à désirer qu'il lui donnât plus d'extension en passant en revue, soit l'architecture si originale des châteaux et des églises, soit en étudiant les transformations de l'état politique et agricole de cette contrée depuis l'époque romaine, qui y jeta de profondes racines, jusqu'à nos jours. On remarquera toutefois dans ce volume une dissertation intéressante sur l'autel d'Avenas, sur l'emplacement de Lunna et sur le vitrail de la maison de la Bessée. M. de la Carelle fut assez heureux pour retrouver et acquérir le témoin de la transmission du Beaujo-

lais à la maison de Bourbon et de la fin de ses anciens seigneurs. Il le reproduit d'une manière exacte au moyen d'une planche coloriée, aussi précieuse pour son intérêt historique que pour les détails de costume et d'ameublement qu'elle offre à l'archéologue.

GAUTHIER DE COUTANCES.

M. Georges-Marie Gauthier de Coutances, mort le 4 octobre à Lyon, était le troisième fils de M. André-Marie Gauthier de Coutances, mort le 28 mai 1848, conseiller à la Cour royale de Lyon, et de M^{lle} Favre, lequel avait été conseiller à la Chambre des comptes de Montpellier, en 1783, et tenait par ses alliances aux Beaufort d'Hautpoul et au célèbre auteur dramatique Marsollier des Vivetières. M. de Coutances, le père, avait éprouvé des revers de fortune; ses trois fils surent par leur travail et leur intelligence se créer une position et reconquérir l'aisance dans un commerce exercé honorablement. M. Georges de Coutances passa sa vie à faire le bien et à être utile aux autres. Son existence a été sans éclat, mais le souvenir de ses bonnes actions et de son dévouement vivra dans la mémoire de ses nombreux obligés. Il avait une grande expérience des affaires, et l'on recherchait avidement ses conseils toujours dictés par la justice, l'impartialité et la bienveillance. Il fut successivement juge au tribunal de commerce, et administrateur des hospices, et contribua largement à la fondation et à la prospérité de l'Asile des jeunes détenus à Oullins. Ses nombreuses occupations ne l'empêchèrent point de se livrer à la culture des lettres et des beaux-arts. Il aimait les tableaux et dessinait bien lui-même; il a composé quelques poésies pieuses, mises en musique par M. Ward, et laisse imprimé un ouvrage intitulé : *l'Irlande et les Irlandais, mémoire de Daniel O'Connell*, traduit par M. de Coutances, Lyon, Blanc, 1843, in-12.

MOREL DE VOLEINE.